

ECRIRE POUR DIRE ET POUR PENSER ...

Mireille Cifali

“ - Ecrire ?

“ - Mais pour quoi faire puisque je suis dans un métier de paroles et d’actions, un métier d’intuition et de présence ? ”

Dans le temps

Ecrire évoque immédiatement certaines douleurs scolaires, provoque l’émergence de souvenirs cuisants : où le texte était si difficile à coucher sur la page, le rouge l’emportait sur l’émotion et la note signait notre maladresse. Souvenirs aussi d’écritures plus privées - journal ou lettre - que nous avons fréquentés avec passion. Nous avons confié à la page nos émois d’adolescent; dans une lettre d’amour, nous nous sommes offert à qui était absent. Et puis, brusquement parfois, le journal, la lettre ont été violés par un intrus, nous les avons détruits et nous n’avons peut-être plus jamais écrit ...

Entre tendresse et violence, nous ne sommes jamais indifférents vis-à-vis de ce geste et de son apprentissage; parfois nous avons pu le préserver pour nous-mêmes, comme secours possible dans la solitude d’une vie, comme repaire pour notre pensée.

Écritures professionnelles

Ecrire des lettres administratives, des synthèses, des rapports éducatifs ... L’institution l’exige et nous met dans des états de tensions que l’on préférerait éviter. Dans l’univers professionnel l’écriture peut effectivement s’arrêter aux informations à transmettre, aux appréciations à rédiger, à la note de service. Certains aiment, d’autres le font sans plaisir, d’autres encore résistent. Nous y exerçons surtout notre fonction sans nous impliquer, en honorant la demande par un texte qui sera lu uniquement par celui à qui il est destiné et qui finira dans un dossier parmi d’autres papiers.

Il n’est d’ailleurs pas inutile de s’interroger sur ces textes à propos d’un enfant, ces rapports faits au juge; décortiquer leur style, les pièges possibles de leur argumentation, notre place dans leur rhétorique. Car ces textes ont souvent de lourdes conséquences sur la suite d’une existence, les décisions prises et les choix opérés. Mais ce ne n’est pas ici l’objet de mon propos. Je voudrais vous entretenir de l’écriture du quotidien, celle qui nous permet de prendre distance avec ce qui se vit au jour le jour, en déposant sur la feuille le trop plein des émotions, en rendant au débordement un peu de transparence.

Expériences

Notre quotidien professionnel est fait de mille événements, mille présences,

énigmes qui nous poursuivent, d'instants qui font joie ou peine, de détails, de gestes minuscules qui ont leur importance. Les décrire revient à devoir recourir au dialogue, à la narration, au récit. Décrire ce qui arrive : non pas en nommant sous forme d'informations factuelles les actions des uns et des autres, mais en ramassant dans une histoire, avec tous les protagonistes impliqués, le vivant de ce qui s'est passé. Notre expérience foisonnent d'histoires, d'ailleurs nous sommes capables de les raconter mais nous passons rarement à leur écriture.

“ - A quoi cela servirait-il de faire partager ce local, ce singulier, ce morceau de vie où je suis tant impliqué avec cet enfant qui me regarde, me nargue, explose, se trouve enfin ... ”

“ - Qui le lirait, ne vaut-il pas mieux laisser l'écriture aux théoriciens, à ceux qui professionnellement sont payés pour écrire, qui peuvent transmettre des théories, des lois; ils ont du temps pour cela, et l'écriture leur donne un pouvoir dont ils sont souvent jaloux ... ”

Alors les personnes au front de l'éducation répètent des gestes dont elles pensent qu'ils n'intéressent personne tant ils seraient banals, tant elles les trouvent triviaux, et se taisent sur la page.

“ - Cela va ennuyer, j'en suis déjà par avance honteux, et mes collègues ne seront pas des lecteurs bienveillants ... ”

Ecrire revient effectivement à se distinguer, sortir du rang et vouloir partager un savoir avec ceux qui préfèrent souvent apprendre d'un théoricien que de celui qu'ils fréquentent tous les jours. Pourtant aujourd'hui un courant tente de montrer que l'expérience s'écrit, qu'elle a intérêt aussi à se transmettre dans la vivance, le détail des scènes qu'elle affrontent.

Mémoire

C'est que l'écriture fait mémoire et rend possible une transmission. Quand on se forme par exemple, on peut ainsi comprendre à la lecture de ces récits, de ces dialogues par où la qualité, l'esthétique d'un geste passe, en étant renvoyés à soi et à ses actes présents et passés; on peut prendre conscience de la complexité de nos métiers, la délicatesse de nos interventions, la présence de ce “ tu ” auquel s'adressent nos “ je ” même s'ils exercent une fonction publique.

On peut aussi apprivoiser les difficultés inéluctables, les violences toujours possibles, les affrontements, la honte parfois ressenties vis-à-vis de certains de nos gestes en résistant au discours de l'idéalisation qui cachent les destructivités inhérentes à toute confrontation humaine, même institutionnalisée. Pour cela, il faut qu'on se risque à écrire même l'échec, surtout l'échec, pour que ceux-ci enseignent et nous permettent de ne pas forcément en répéter les causes. Taire, gommer les aspérités ne nous aide pas à accepter leur existence et à oeuvrer pour que leurs

conséquences ne ferment pas l'avenir.

L'écriture peut délivrer d'une souffrance, exorcise une douleur en la revivant par l'intermédiaire de la page, humanise une expérience en pouvant la partager et nous arrache à la solitude dans laquelle cette épreuve nous a laissé. Lorsqu'on peut y recourir, elle fait partie du processus de guérison, parce qu'elle ne rend pas inutile le drame qui fut le nôtre : on peut espérer qu'un lecteur s'y reconnaisse, prenne force à son tour pour arriver au bout du couloir interminable. L'écriture rend ainsi possible l'intégration de l'événement, la création finit par l'emporter sur la destruction, la mort et l'impuissance. Elle n'est d'ailleurs pas toujours sombre, elle a aussi la capacité de nous faire ressentir la joie, celle de la compréhension, de la délivrance, celle de la dignité d'être humain.

Enjeux

Aujourd'hui, bien des professionnels se risquent à l'écriture, pour eux-mêmes, pour témoigner, pour penser, pour transmettre. Des revues se créent, de l'expérience se partage. Evidemment il importe que cette écriture soit accompagnée, qu'on revisite la fabrication d'un texte, qu'on s'échine à trouver un style, qu'on sorte de nos représentations barricadées qui font d'elle un épouvantail. Une revue peut soutenir ses écrivains, ses professionnels. On monte des ateliers où elle s'apprend; on fournit une aide où chacun accepte le jeu du premier jet et de ses multiples réécritures.

L'écriture n'est pas neutre, elle a trait au pouvoir. Celui qui la possède est reconnu socialement, il obtient une certaine liberté d'action. Les métiers de l'humain - comme je les nomme - ont intérêt, dans leur formation et dans leurs revues, de réfléchir ce rapport à l'écriture et de permettre au plus grand nombre de la pratiquer. Tous les textes ne seront pas publiés, mais pourront au moins s'échanger en provoquant nos pensées. Et pour cela il nous revient aussi de travailler notre rôle de lecteur, notre jugement, notre manière de lire un texte, de comprendre qu'il dépasse l'auteur, qu'il ne sera jamais parfait et que même dans sa maladresse il est riche d'enseignements.

Economie

Dans nos métiers, l'écrit est d'autant plus important que nous avons la responsabilité d'y introduire ceux qui nous suivent. De leur donner à vivre que l'écrit est ce qui médiatise la violence, fait loi, sépare les scènes confondues. En effet l'écrit stabilise les règles communes que nous avons à suivre, empêche que le plus fort ne l'emporte; il tente d'introduire de l'équité, permet de rapporter nos actes à son texte, nous délivre d'un pouvoir qui s'exercerait uniquement dans un face-à-face.

Si les professionnels n'ont pas expérimenté pour eux-mêmes la pratique du texte et

le rôle de l'écriture dans leur économie psychique, en repèreront-ils les bienfaits et les pièges pour ceux qui ont encore à y accéder ? Si c'est le cas, ce n'est pas sans conséquences ...